

LEÇONS SUR TCHOUANG-TSEU

Éloge de la non-transmission

[Fabienne Ramuscello](#)

Érès | « *Insistance* »

2016/1 n° 11 | pages 205 à 218

ISSN 1778-7807

ISBN 9782749248202

DOI 10.3917/insi.011.0205

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-insistance-2016-1-page-205.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'IMPOSSIBLE DE LA TRANSMISSION

LEÇONS SUR TCHOUANG-TSEU

ÉLOGE DE LA NON-TRANSMISSION

Fabienne Ramuscello

« Socrate, l'ironique, n'enseigne rien car il est ignorant :
il ne rend pas plus savant mais il rend Autre. »

Pierre Hadot

« Il faut apprendre avec retenue parce qu'il faut toute une vie pour désapprendre. »

André Malraux

« D'abord et avant tout les œuvres ! C'est-à-dire l'exercice, l'exercice, l'exercice !

La "foi" adéquate s'ajoutera d'elle-même – soyez en sûrs. »

Friedrich Nietzsche

Nous allons envisager la question de la *non-transmission* par l'entremise des *Leçons sur Tchouang-tseu*, de Jean-François Billeter, quatre leçons prononcées au Collège de France d'octobre à novembre 2000, qui font état de l'avancée des recherches de l'auteur menées à l'université de Genève. Cet éclairage de l'œuvre du Tchouang-tseu apporte un propos novateur sur les questions de l'apprentissage et de la transmission en général. En outre, il entre fortement en résonance avec la pratique de

*Fabienne Ramuscello, artiste,
psychanalyste.*

l'art au sens d'un artisanat que j'ai développée en tant que passeuse du geste artistique au cours de ces dernières années. À cet égard, il s'agit plus de révéler, de faire advenir et de libérer un geste, une sensibilité, une expression qui vivent en gestation dans la subjectivité de l'être, que de transmettre ou d'enseigner un savoir inerte. Cela suppose que celui qui est en place de révéler ait appris à écouter et à apprendre, et appelle la présence insue de la *dritte person* qui pourra faire fi du surmoi castrateur de l'apprenant grâce au rire, « déflation du réel », disait Bergson. Il s'agira plus d'apprendre à apprendre de ses erreurs que d'ingurgiter un savoir totalisant, et donc de favoriser l'exercice, l'exercice, l'exercice. Pratiquer inlassablement tout en développant curiosité et endurance qui déboucheront sur un *savoir-faire* mais aussi un *savoir y faire* avec ses faiblesses. L'inespéré consistera alors peut être, pour l'apprenant, à franchir le mur insondable de *l'horreur de savoir* qui ferait le lit du fantôme de savoir avant d'avoir pratiqué et donc incarné ce savoir. Le transmetteur, quant à lui, loin d'ignorer devra parfois savoir ignorer et se draper dans la vertu allusive de l'interprétation silencieuse. Savoir se taire et écouter afin de ne pas verser dans la *furor insignandis*, et respecter le rythme de l'apprenant car, comme le disait Shakespeare, « *Readiness is all* ».

Tchouang-tseu, grand philosophe de l'Antiquité chinoise peu étudié par les sinologues occidentaux, a été traduit de façon insatisfaisante jusqu'à aujourd'hui. Pour le lire, il convient de se détacher des préjugés concernant la pensée chinoise, et d'accepter de remettre en question certaines de nos conceptions les plus enracinées.

C'est bien ce qui frappe à la lecture de ce recueil, c'est l'originalité et la force de cette pensée. Pour l'Oriental qu'est Tchouang-tseu, la question du corps et de son autonomie propre reste centrale, tandis que pour les Occidentaux que nous sommes, la prééminence de l'esprit qui permet la maîtrise du corps occupe encore beaucoup nos esprits et l'enseignement artistique en général. Nous allons par conséquent suivre le cheminement de la pensée de Tchouang-tseu, aussi déconcertant soit-il, et tenter de faire les liens appropriés pour notre pratique.

LA PHILOSOPHIE DE TCHOUANG-TSEU

Voyons maintenant ce que propose Tchouang-tseu dans cette perspective phénoménologique de l'apprentissage. Pour Jean-François Billeter, Tchouang-tseu est un « philosophe », c'est-à-dire un homme qui pense par lui-même, en prenant pour objet de sa pensée l'expérience qu'il a de lui-même, des autres et du monde ; qui s'informe de ce que pensent ou de ce qu'ont pensé avant lui les autres philosophes ; qui est conscient des pièges que tend le langage, et en fait par conséquent un usage critique.

Son œuvre, à l'instar de celle de Wittgenstein et sur laquelle s'appuie Jean-François Billeter, va indéniablement de l'explication vers la simple description, comme l'essence du perceptible. Il procède par la description patiente, inlassablement reprise, de certains phénomènes élémentaires, la description de l'infiniment proche,

du presque immédiat. Selon Wittgenstein, il faut savoir s'arrêter à la description ; c'est-à-dire savoir suspendre nos activités habituelles pour examiner avec attention ce que nous avons sous les yeux, et ensuite décrire de façon précise ce que nous observons en prenant le temps de chercher les mots justes, en résistant aux entraînements du discours tout en s'imposant de dire exactement ce que nous percevons et cela seul. Ce qui exige une parfaite maîtrise de la langue et lui fait dire dans ses leçons sur l'esthétique : « Je trouve le mot juste². »

L'ART DE LA DESCRIPTION

Un premier exemple, qui se trouve dans le livre III, va permettre d'illustrer cet art de la description si caractéristique de Tchouang-tseu :

« Le cuisinier Ting dépeçait un bœuf pour le prince Wen-houei et recevait les acclamations de toute l'assemblée pour son admirable maîtrise. Ce à quoi il répondit : "Ce qui intéresse votre serviteur, c'est le fonctionnement des choses non la simple technique. Quand j'ai commencé à pratiquer mon métier, je voyais tout le bœuf devant moi, trois ans plus tard je n'en voyais plus que les parties. Aujourd'hui, je le trouve par l'esprit sans plus le voir de mes yeux. Mes sens n'interviennent plus, mon esprit agit comme il l'entend et suit de lui-même les linéaments du bœuf." »

Et le texte continue sur cette note de facilité car son adresse et son expérience sont telles que le bœuf ne lui offre plus aucune résistance et n'existe donc plus pour lui en tant qu'objet. Cette abolition va de pair avec celle du sujet qui est si complètement engagé dans l'action qu'il ne voit plus le bœuf que par l'esprit. L'esprit (*chen*) ne peut être que l'activité parfaitement intégrée de celui qui agit. Grâce à la concentration, une synergie se produit, l'activité se transforme, passe à un régime supérieur et s'émancipe du contrôle de la conscience et n'obéit plus qu'à elle-même. Pour Tchouang-tseu, l'*expérience* a un sens particulier. Il désigne par ce terme le substrat familier de nos activités conscientes auxquelles nous ne prêtons normalement pas attention parce qu'il est trop proche et trop

1. *Hamlet*, V, II, 234-237.

2. L. Wittgenstein, *Leçons et conversations*, Paris, Gallimard, 1992, p. 45.

commun, mais que nous pouvons apprendre à mieux appréhender : cela demande une forme d'attention que nous pouvons cultiver.

Si on ramène cela à toute forme d'apprentissage, il s'agira donc bien de prêter un regard attentif aux phénomènes en cours et de développer une endoperception qui deviendra à son tour une méta-expérience, c'est-à-dire une expérience intériorisée, consciente d'elle-même, et qui à la longue deviendra autonome.

Un autre exemple sous forme d'un dialogue met en scène un personnage imaginaire nommé Pien, charron de son état, avec un personnage historique, le duc Houan, célèbre souverain de l'État de Ts'i. Il doit se justifier d'avoir qualifié la lecture des Anciens de pures déjections, au risque de sa vie, et entame un exergue pour sauver sa peau auprès du duc humilié par sa rouerie :

« Quand je taille une roue et que j'attaque trop doucement, mon coup ne mord pas. Quand j'attaque trop fort, il s'arrête [dans le bois]. Entre *force* et *douceur*, la main trouve, et l'esprit répond. Il y a là un tour que je ne puis exprimer par des mots, de sorte que je n'ai pu le transmettre à mes fils, que mes fils n'ont pu le recevoir de moi et que passé la septantaine, je suis encore là à tailler des roues malgré mon grand âge. Ce qu'ils pouvaient transmettre, les Anciens l'ont emporté dans la mort. Ce ne sont que des déjections que vous lisez là. »

L'histoire ne dit pas s'il échappa à la mort mais la force de ses propos sut probablement convaincre le duc...

Effectivement, ce geste n'est pas transmissible au sens où quiconque possède ce geste en a fait la *conquête* par lui-même, en affrontant les inévitables difficultés initiales, en parcourant diverses phases d'appropriation du geste juste, et en atteignant finalement la maîtrise souhaitée.

L'enseignement, ou plutôt la *guidance* ne permettrait-elle pas de faciliter cette conquête en favorisant le repérage proprioceptif pour développer et s'approprier ces sensations ? En effet, le langage peut certes jouer un rôle dans cet apprentissage, mais seulement pour guider l'apprenti, pour l'aider à comprendre ses erreurs et rapidement en tirer des leçons. Ce charron tout empreint de sagesse n'a pas de successeurs ni même de maître. Il n'est certes pas l'inventeur de ses outils ni de sa technique mais *il a lui-même mis au point son geste*. Par approximations successives, la main trouve le *geste juste*. L'esprit (*sin*) enregistre les résultats et en tire peu à peu le schème du geste efficace qui est d'une grande complexité physique et mathématique, mais simple pour celui qui le possède.

Le geste est une *synthèse*. Le professionnel ne se rend plus compte du travail, de la discipline, de la régularité qu'il a dû prodiguer pour parvenir à un tel état d'accomplissement et mettre au point chacun de ses gestes qui forment le soubassement de son activité consciente et intellectuelle. Il s'agit bien de trouver, de construire cette subjectivité du geste à l'aide du bon dosage « entre force et douceur » et grâce à un tâtonnement expérimental. Mais cette connaissance n'est pas de nature discursive car un geste pratiqué quotidiennement devient

inconscient, et plus il est pratiqué avec assurance, plus il solidifie notre confiance, et plus il se soustrait à notre attention.

Selon Tchouang-tseu, les gens imaginent que le langage leur fait saisir la réalité des choses. Ils commettent cette erreur parce que, dit-il, « quand on perçoit, on ne parle pas et [que], quand on parle, on ne perçoit pas ». En effet, quand nous concentrons notre attention sur la perception d'une réalité sensible, à l'extérieur ou à l'intérieur de nous-mêmes, le langage disparaît au centre de notre conscience. Inversement, quand nous nous servons du langage, nous ne cessons sans doute pas de percevoir, mais nos perceptions deviennent périphériques, nous ne pouvons pas nous concentrer sur elles. Valéry note dans ses *Cahiers* : « Ce que je pense gêne ce que je vois – et réciproquement. » Tchouang-tseu, quant à lui, relève bien cette inadéquation entre langage et perception :

« Quand nous parlons, nous ne percevons plus, de sorte que, n'apercevant pas l'écart entre le langage et la réalité, nous prenons étourdiment le langage pour l'expression adéquate de la réalité. Et quand nous concentrons notre attention sur une réalité sensible (un geste que nous sommes en train de mettre au point), nous oublions le langage et l'écart passe également inaperçu. »

La parcimonie dans les échanges entre apprenti et enseignant privilégie les ressentis. S'affranchir ainsi du discours dans cette appropriation délicate du bon geste permet à la perception de se frayer un chemin neurosensoriel et de s'installer de façon pérenne.

Un troisième dialogue met en scène Confucius admirant les chutes de Lü-leang. Il aperçut un nageur alors qu'aucun animal ne pouvait se maintenir là à cause de la force du courant. Il demanda à ses disciples de lui porter secours croyant qu'il voulait mourir. Mais un peu plus loin, l'homme sortit de l'eau les cheveux épars et se mit à chanter ! Confucius le rattrapa et l'interrogea.

« Avez-vous une méthode pour surnager ainsi ?
– Non, répondit l'homme, je n'en ai pas. Je suis parti du *donné* (*kou*), j'ai développé un *naturel* (*sing*), et j'ai atteint la *nécessité* (*ming*).
– Que voulez-vous dire ? demanda Confucius.
L'homme répondit : – Je suis né dans ces collines, et je m'y suis senti chez moi : voilà le *donné*. J'ai grandi dans l'eau et je m'y suis peu à peu senti à l'aise : voilà le *naturel*. J'ignore pourquoi j'agis comme je le fais, voilà la *nécessité*. »

Le *donné* (*kou*) serait donc ce qui est révolu, ce qui précède, ce qui serait causal.

Le *naturel* (*sing*) au sens de la nature humaine ou de la nature d'un objet. Chez les Anciens, cette nature n'est pas une donnée qui serait d'emblée présente. Elle est plutôt conçue comme la pleine réalisation des virtualités propres à un être, réalisation que cet être atteindra ou n'atteindra pas. S'il l'atteint, elle sera sa *vérité* parce qu'elle révélera les virtualités qui étaient en lui.

La *nécessité* (*ming*) signifie l'ordre que l'on donne, le mandat, le décret mais aussi le destin, la fatalité.

Confucius est celui qui croyait savoir, qui ne comprend plus et cherche à comprendre, prêt à s'incliner devant plus savant que lui. L'art, lui dit le nageur, consiste à faire fonds sur ces données (*kou*) les plus immédiates, les plus simples et les plus communes de l'existence, à développer par l'exercice un *naturel* (*sing*) qui permet de répondre aux courants, par conséquent d'agir de façon *nécessaire* (*ming*) et d'être libre par cette *nécessité* même. Métaphoriquement, il

ne fait pas de doute que ces courants ne sont pas seulement ceux de l'eau. Ce sont toutes les forces qui agissent au sein d'une réalité en perpétuelle transformation, hors de nous aussi bien qu'en nous.

Dans ces trois exemples, un homme travaille ou agit et il est absorbé par l'exercice de son art. S'il en dit quelque chose, c'est parce qu'il est interrogé. Il s'exprime avec peu de mots car il n'a rien à prouver. Il décrit simplement ce qui se passe. Chez ces artisans, la maîtrise de plus en plus poussée de leur art leur a donné une complète indépendance en même temps qu'une parfaite lucidité.

Cet *insight* est assurément la condition de la pleine réalisation des virtualités propres à chacun, et l'enseignant qui accompagne l'apprenti vers cet accomplissement est à cet égard un guide précieux.

LES RÉGIMES DE L'ACTIVITÉ

Dans les trois exemples qui précèdent, nos trois personnages décrivaient les transformations qu'avait connues leur activité à mesure qu'ils avaient progressé dans la maîtrise de leur art. Régimes de l'activité sous-entendant différents réglages et produisant différents rapports et effets.

Tchouang-tseu prend l'exemple de l'ivresse. Pour lui, l'ivresse est une forme d'inconscience qui permet à l'être entier d'agir et par ce fait d'être sauf. Cet état d'ébriété désigne un régime de l'activité – un régime où l'activité est effacée ; où elle est *spontanée* et *nécessaire* ; où

elle est complète et entière en ce sens qu'elle résulte de la conjonction de toutes les facultés qui sont en nous, celles que nous connaissons et celles que nous ne connaissons pas.

C'est bien de cet engagement-là qu'il est question dans l'art, une mobilisation à la fois complète et entière de tout l'être artiste pour créer un geste spontané et efficace.

Jean-François Billeter nous donne des précisions sur le *kou* à l'occasion d'une autre citation de Tchouang-tseu : « Veille à ce que l'humain ne détruise par le céleste en toi, veille à ce que l'intentionnel (*kou*) ne détruise pas le nécessaire (*ming*). » *Kou* prend le sens suivant : ce qui précède l'acte, c'est-à-dire « l'intention », ou « la volonté bien arrêtée » d'accomplir telle ou telle action ; autrement dit, veille à ce que ton activité consciente ne t'empêche pas d'accéder à des formes d'activités plus entières, alimentées par des sources plus profondes. Tchouang-tseu ajoute : « Que tu t'engages ou te dégages, que tu sortes ou que tu rentres en toi-même, tes actes seront justes et tes propos parfaits. » Parfaits, c'est-à-dire spontanés, nécessaires et efficaces. À l'évidence, l'humain, l'intentionnel, le conscient sont considérés comme la cause de nos erreurs et de nos échecs tandis que d'autres facultés, d'autres ressources, d'autres forces sont la cause du salut quand nous parvenons à les laisser se conjuguer et agir librement. Notre esprit est la cause de nos errements tandis que le corps, entendu comme la totalité des facultés et des ressources, connues et inconnues de nous, qui portent notre activité, est notre grand maître à tous.

Une fois cette liberté d'action acquise, portée par le corps, siège des facultés et de ressources, nous pouvons envisager le passage à ce régime supérieur. C'est ce moment où se produit ce *basculement*, où aux mouvements artificiellement coordonnés et contrôlés par la conscience se substitue soudain « un fonctionnement des choses » beaucoup plus complet qui, prenant le relais, décharge la conscience de la plus grande partie de ses tâches et abolit l'effort. Les mouvements s'imposent alors de façon immédiate et naturelle, dans la spontanéité, la régularité, la disponibilité.

Ce basculement est le point d'aboutissement, ou du moins un moment essentiel de tout apprentissage. Nous en avons tous fait l'expérience. Dans tous ces cas de figure, nous voyons entrer en action des facultés que nous ne connaissions pas. Pour bien vivre, selon Tchouang-tseu, il faut savoir les laisser agir le moment venu. Tout étant une question de temps...

APPRENDRE

Tchouang-tseu dit : « Ce que j'appelle apprendre, c'est ce qui ne s'apprend pas. Ce que j'appelle agir, c'est accomplir ce qu'on ne peut accomplir [volontairement]. Ce que j'appelle discerner, c'est discerner ce qu'on ne peut discerner [intentionnellement]. La connaissance supérieure est celle qui s'arrête devant ce qu'elle ne peut pas connaître. »

C'est ce que fait un artiste, musicien ou chanteur, lorsqu'il met les moyens qu'il maîtrise au service d'intuitions ou d'émotions dont il n'est pas le maître.

Quand Tchouang-tseu décrit le passage du régime inférieur au régime supérieur, il se sert du mot *wang*, « oublier », et l'illustre par un exemple.

Yen Yuen interrogea Confucius à propos d'un passeur qui manœuvrait son bateau avec une divine assurance et à qui il avait demandé si l'on pouvait apprendre à naviguer comme lui. Celui-ci lui avait répondu qu'un bon nageur y parviendrait tout de suite ainsi qu'un bon plongeur. Ce à quoi Confucius lui avait répondu : « Le bon nageur y parvient tout de suite parce qu'il oublie l'eau. »

Il l'oublie parce qu'il la connaît. L'oubli résulte de la maîtrise.

Tchouang-tseu déplore d'ailleurs que cet oubli ne soit pas plus fréquent et lui trouve sa plus belle expression dans cette apostrophe : « Ah, si je connaissais un homme qui oublie le langage, pour avoir à qui parler ! »

LE CORPS VISIONNAIRE

Tchouang-tseu attire notre attention sur des moments plus difficiles à observer. En effet, ces passages d'un régime de l'activité à l'autre ont quelque chose d'insaisissable parce que la conscience disparaît de l'un à l'autre et qu'elle ne peut pas être le témoin de sa propre disparition. Par conséquent, aux trois stades de l'apprentissage du cuisinier, il faut en ajouter un quatrième. Quand nous avons pleinement intégré un geste ou un ensemble de gestes, nous les exécutons en nous bornant à exercer sur eux un contrôle réduit, une simple supervision. Confiant au corps le soin d'agir, notre conscience se dégage, se tient quelque part au-dessus. Quand elle fait ainsi confiance au corps, la conscience devient disponible et peut se tourner ailleurs sans que l'action s'interrompe. Mais dans ces moments-là, la conscience peut aussi revenir à l'activité en cours que le corps exécute, et l'observer.

La conscience, informée par la cénesthésie et la kinesthésie se tient à une certaine distance de l'activité du corps, dans une attitude de spectatrice ironique. C'est le moment de l'expérience que Tchouang-tseu désigne par le verbe *yeou* qui

a dans toute l'œuvre une importance particulière ; il se traduit par « se promener », « se balader », « évoluer librement », et évoque en français une certaine fluidité, facilité, habileté...

Yeou est intimement lié à une appréhension *visionnaire* de l'activité. C'est un régime particulier qui a un intérêt philosophique puisqu'il fait coexister la connaissance et la nécessité en un point de rencontre qui devient une sorte de liberté seconde résultant de cette connaissance ou de cette vision de la nécessité. Dégagée de tout souci pratique, la conscience se laisse porter par la perception du soi du corps propre apaisé.

Le corps de l'apprenant, ainsi dégagé de toute entrave technique, peut alors se laisser aller à la libre interprétation de la partition intérieure qu'il porte en lui, et de son style qui pourra apparaître au grand jour.

Rien n'intéresse plus Tchouang-tseu que de se mettre dans cette relation seconde à sa propre activité et de s'en faire du dedans le témoin étonné. Même s'il est vrai qu'on ne peut ni comprendre ni transmettre les formes supérieures d'activité par le moyen du discours. On peut toutefois la connaître en poussant la maîtrise jusqu'au point où la conscience a le loisir de se faire le spectateur détaché de l'activité et devient visionnaire de l'*infiniment proche* ou de l'*immédiat*. C'est probablement l'apanage du sage que de le repérer, et c'est ce qui rend Tchouang-tseu visionnaire pour lui-même et son temps.

Tchouang-tseu ne croit à rien. Son langage n'est jamais affecté par une croyance en une réalité supérieure qui réduirait de quelque façon que ce soit la dignité de la parole et son absolue liberté.

Mais il nous invite à tirer de notre expérience – de l'infiniment proche – un parti auquel nous ne songeons généralement pas.

Ce texte est une invitation à découvrir plus avant la pensée infiniment subtile et profonde de cet auteur qui mérite d'être étudié et médité. Cette « réduction » est une proposition, une orientation pour guider notre réflexion sur notre pratique et l'ouvrir à de nouveaux horizons. Tchouang-tseu nous amène, grâce à toute cette métaphorisation de l'appropriation, à devenir l'observateur zélé de nous-même et de l'autre. Il nous met en garde contre les pièges du langage tout en nous incitant à mener avec patience et lenteur ce travail d'observation fine

et minutieuse. Il nous propose de nous désillusionner, nous et l'apprenant, puisqu'il n'y a rien à transmettre. Il suffit simplement d'amener l'apprenant à la découverte et à la connaissance de son corps propre qui, une fois dégagé de toute contrainte, finira par déboucher sur un « lâcher », et pourra se muter en jeûne de l'esprit grâce à cette pratique de l'oubli et du détachement : « N'écoute pas avec ton esprit (*sin*) mais avec ton énergie (*t'si*) » – car cette perception de soi-même n'est pas une affaire intellectuelle, mais présence à soi du corps propre, elle est notre activité propre se percevant elle-même. Car dans le corps, « l'énergie est un vide entièrement disponible ».

Tout cela suppose que l'abandon de la place du maître, destitué de la supposition de son savoir, laisse la place au savoir de l'inconscient du sujet tant pour respecter sa division que pour permettre au corps d'assumer sa prééminence et sa souveraineté. « Cela implique la conquête d'un savoir qui était là avant que nous le sachions³. » C'est ainsi que l'apprenant, fort de ce savoir, aura appris à ne pas céder sur son désir en lui donnant corps à travers l'inlassable répétition sans laquelle aucune œuvre ne pourra voir le jour. C'est dans la relance et la ritualisation de la pratique que viendra se greffer la puissance de créer, *la poiésis*, la poétique de l'homme sans laquelle on ne saurait accéder au rêve, geste fondateur de la création et matrice incontournable de l'humanité.

Lorsque Paul Klee, à l'âge de 6 ans, dessine à la demande de son professeur un aqueduc en mettant des chaussures à chaque pilier, à l'instar de Lacan, il illustre par le miracle du dévoile-

ment de son génie poétique que *le savoir, ça ne s'apprend pas, ça ne s'enseigne pas, ça se dévoile...*

BIBLIOGRAPHIE

- BILLETER, J.-F. 2002. *Leçons sur Tchouang-tseu*, Paris, Allia.
- DIDIER-WEILL, A. 2005. « La psychanalyse, le politique et le désir X », *Insistance*, n° 1.
- LACAN, J. 1975. *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. 1997. « Sur l'expérience de la passe et sa transmission », *Ornicar ?*, n° 12-13.
- SAFOUAN, M. 1983. *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Le Seuil.
- SLOTERDIJK, P. 2011. *Tu dois changer ta vie*, Paris, Libella.
- STEINER, G. ; LADJALI, C. 2003. *Éloge de la transmission*, Paris, Albin Michel.

RÉSUMÉ

Il sera question de la non-transmission en tant qu'elle ne peut pas faire l'objet d'un enseignement mais seulement se décliner dans la pratique et la répétition du geste là où le corps devra assumer sa prééminence. Laissant loin derrière les immixtions du langage, l'apprenant sera entraîné malgré lui vers la conquête d'un savoir insu attendant d'être révélé, permettant ainsi au désir de s'exprimer librement sans être inféodé au diktat du vouloir.

MOTS-CLÉS

Écouter, s'exercer, révéler, libérer, décrire, suspendre, endoperception, indépendance, corps, force et douceur, conquête du geste, synthèse, ressentir,

courants, transformer, sources profondes, fluidité, détachement, énergie du vide, étonnement, poésie, création, dévoilement.

ABSTRACT

Non transmission means that knowledge can not be taught but only unfold through and endless repetition of the gesture in which the body has to assume its leadership. Leaving far behind the interference of speech, the learner will go unconsciously to the conquest of an unknown knowledge just waiting to be released surprisingly and thus allowing the desire to express itself freely without being submitted to the mind.

KEYWORDS

To listen, to practice, to reveal, to release, to describe, to suspend, endoperception, independence, body, strength and softness, conquest of the gesture, synthesis, to experience, currents, to transform, deep sources, fluidity, detachment, vacuum energy, surprise, poetry, creation, unveiling.

RESUMEN

Se discutira de la no transmision, es decir que el conocimiento no se puede enseñar, pero solo se desarrolla a traves de una repeticion sin fin del gesto en donde el cuerpo tiene que asumir liderazgo. Dejando muy atras a la interferencia del hablo para ir a la conquista de un conocimiento desconocido a la espera de ser puesto en libertad con mucha sorpresa y permitir asi el deseo de expresarse libremente sin estar sujeto a la mente.

PALABRAS CLAVES

Escuchar, practicar, revelar, liberar, describir, suspender, endopercepcion, independencia, cuerpo, resistencia y suavidad, conquista del gesto, sintesis, sentir, corrientes, transformar, fuentes profundas, desapego, energia del vacio, sorpresa, poesia, creacion, develacion.

3. J. Lacan, « Sur l'expérience de la passe et sa transmission », *Ornicar* ?, n° 12-13, 1997.

